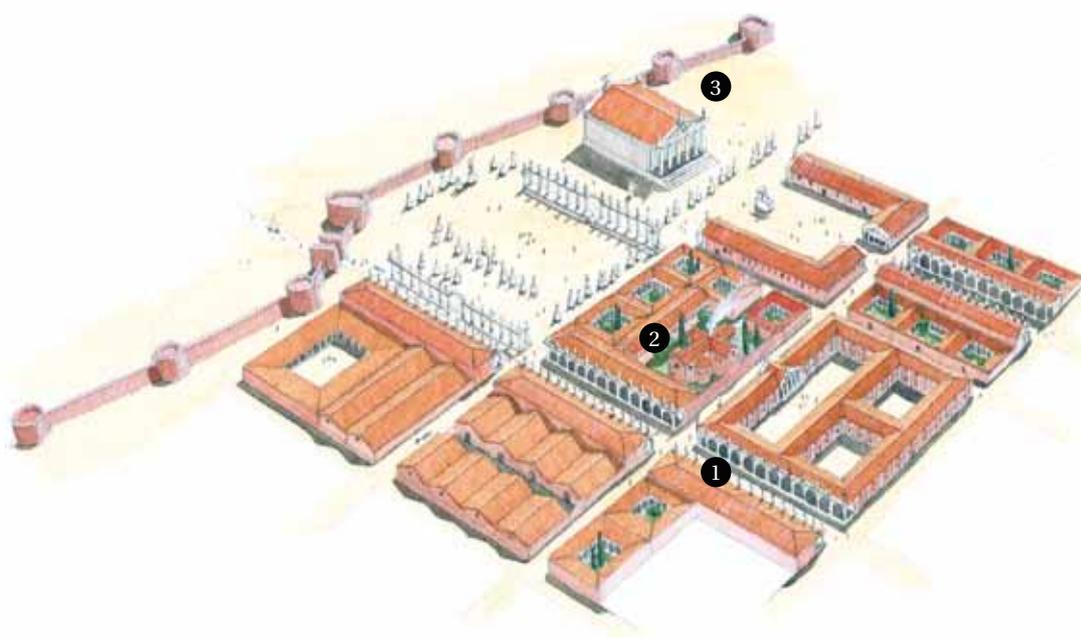


Place Saint-Étienne : la cour des grands

JOURS DE FÊTE EN L'HONNEUR DES PUISSANTS Quand, bien rarement, ils se rendaient à Toulouse, rois et empereurs ne manquaient jamais de passer sur la place de la cathédrale et les Toulousains saisissaient l'occasion pour leur faire une cour quelque peu poussée.



Le quartier de la future place Saint-Étienne dans la Toulouse romaine : on y trouve des habitations et des échopes d'artisans potiers autour d'une large rue nord-sud croisant le "decumanus maximus" ① (axe est-ouest des villes romaines). Au centre ②, un ensemble thermal, peut-être privé. Au sud ③, un temple, future église Saint-Jacques.

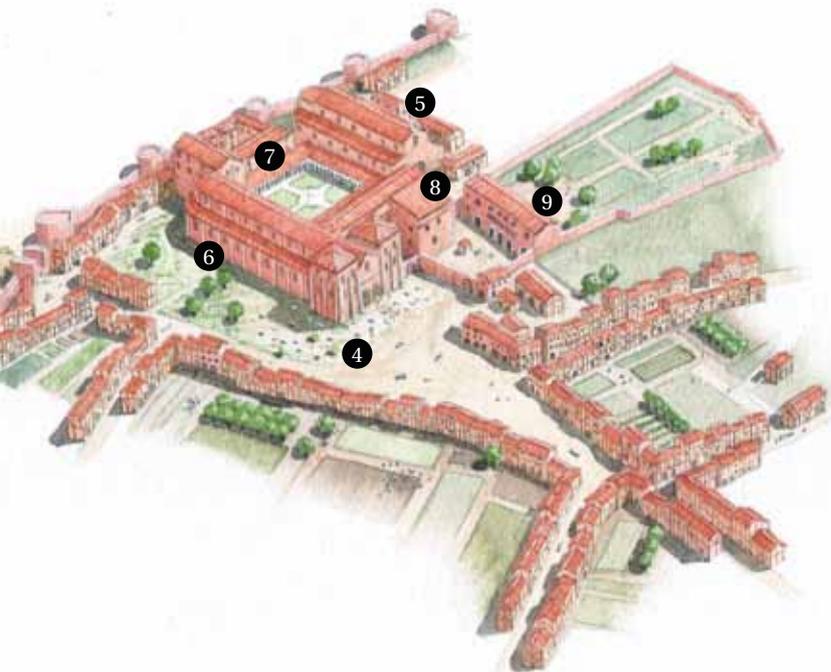
LE LUNDI 25 JUILLET 1808, l'empereur Napoléon I^{er} et l'impératrice Joséphine arrivèrent à Toulouse « à dix heures du matin, par le plus beau jour et par un ciel d'Italie ». « Jamais on ne vit un enthousiasme pareil à celui qui éclata lorsque la voiture du conquérant de l'Europe, franchissant la barrière de Saint-Cyprien, entra dans la ville. Ce sentiment était d'autant plus remarquable et d'autant plus flatteur pour lui qu'il n'eut rien de joué ». Après avoir traversé le faubourg Saint-Cyprien et traversé la Garonne sur le Pont-Neuf, le cortège impérial tourne à droite vers le Salin d'où il rejoint la place Saint-Étienne. « Arrivés devant la cathédrale, l'Empereur et l'Impératrice descendirent de voiture et

entrèrent dans l'église où un Te Deum solennel fut chanté. Puis, Leurs Majestés se rendirent à leur palais où elles prirent quelques instants de repos et déjeunèrent. »

L'ENTHOUSIASME des Toulousains pouvait se comprendre : le dernier monarque français qui avait daigné les visiter était Louis XIV, près d'un siècle et demi auparavant... Le jeune roi allait épouser l'infante d'Espagne à Saint-Jean de Luz. Accompagné du cardinal de Mazarin, il descendit, comme presque tous les rois avant lui, à l'Archevêché, voisin de la cathédrale, où il résida deux mois et demi. Le temps de se rendre compte « du mauvais état de la place Saint-Étienne qui, les jours de pluie, était transformée

en véritable borbier » et de s'en plaindre aux Capitouls. Ceux-ci en furent sans doute un peu dépités car ils avaient tout de même refait exprès le « gri-foul », la vieille fontaine de la place qu'ils avaient ornée d'une « pierre de marbre jaspe » décorée de leurs « huit armoiries » et de « quatre masques servant à jeter l'eau dans le bassin de ladite fontaine ». Une manière aussi de réaffirmer leur autorité à un endroit où elle pouvait être contestée : la place Saint-Étienne était à la limite du quartier canonial, ensemble fermé et muré sous la juridiction de l'archevêque, et pas très loin du Parlement. L'archevêque, les Capitouls, le Parlement, on a là les trois puissances toulousaines de l'époque.

DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE, le Parlement, qui siège dans le labyrinthe de bâtiments de l'ancien château narbonnais, vers la place du Salin, domine. Le Parlement dit la loi, juge en dernier ressort la moitié du Midi et met tout ce qu'il peut comme bâtons dans les roues des Capitouls, la deuxième puissance, les huit élus de la Ville. Robes rouges (parlementaires) contre robes rouges-et-noires (Capitouls) : entre ces deux puissances, dont les conflits rythment la vie politique toulousaine sous l'ancien régime, l'archevêque joue un rôle qui n'est pas facile. D'abord parce qu'il est



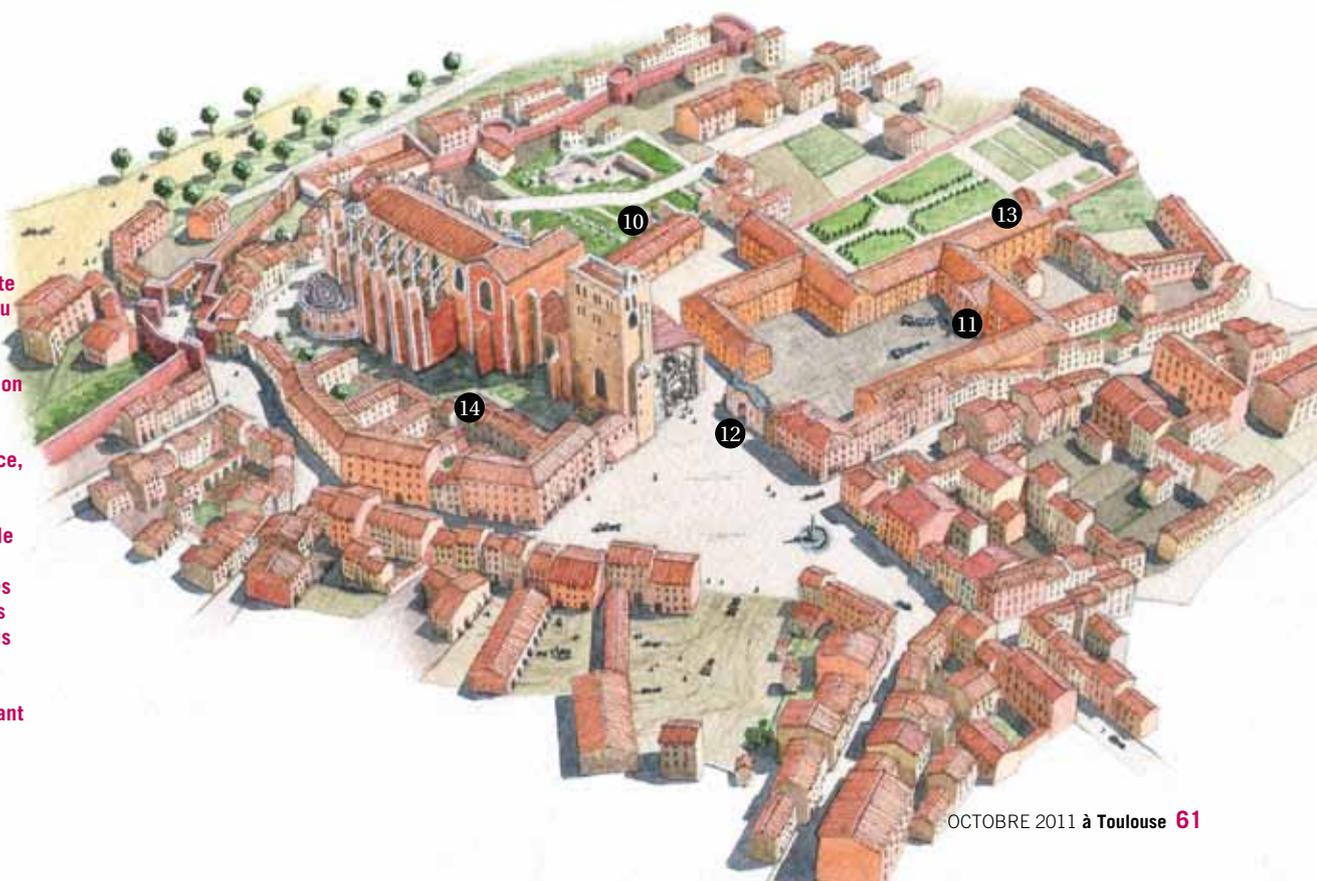
moins là que les autres : quand il ne préfère pas rester à Paris près du roi, il doit s'occuper de l'immense province du Languedoc et de ses États fort bien tenus dont il est l'officiel numéro deux après l'archevêque de Narbonne. Ensuite parce que les parlementaires, déjà très hostiles aux États de Languedoc, lui contestent le moindre rôle à Toulouse. Seuls deux archevêques, restés assez longtemps sur place pour y tenir leur rang, Monseigneur de Colbert à la fin du XVII^e siècle et Loménie de Brienne à la fin du XVIII^e, réussirent à faire plier les terribles Messieurs du Parlement.

Jean-Baptiste Michel de Colbert de Saint Pouange est le fils d'un cousin du grand ministre de Louis XIV. Nommé archevêque par le roi en 1687, il se lance aussitôt dans de grands travaux pour que son palais de la place Saint-Étienne soit digne de son rang. S'il garde une aile du palais médiéval (l'aile gauche actuelle de la Préfecture, déjà transformée au XV^e siècle et qu'il enrobe d'un décor classique), il détruit le reste et bâtit à la place un sévère et vaste ensemble de briques autour d'une grande cour d'honneur donnant sur la place. Le grand escalier du corps central

« qui est d'une grande beauté et magnificence » fait l'admiration de tous, sauf peut-être des parlementaires, naturellement jaloux de ce qui est désormais le plus grand palais de la ville. Nommé trois-quarts de siècle plus tard, Loménie de Brienne, qu'on hésite à appeler archevêque car il était bien peu croyant, va profiter du déclin du Parlement après le fiasco de l'affaire Calas pour s'imposer dans la vie toulousaine. Grand administrateur fasciné par la politique (Louis XVI, à reculons, l'appellera finalement à Versailles en 1787 pour tenter de sauver des affaires déjà bien mal engagées), il multiplie les chantiers d'intérêt public dans la ville et la province et devient vite très populaire. Son palais est alors le rendez-vous des beaux esprits et quand l'autrichien Joseph II, empereur d'Allemagne, fait son tour de France « incognito » en 1777, il passe forcément à Toulouse et forcément place Saint-Étienne, à l'Archevêché où l'archevêque, « *prélat aussi distingué par son esprit que par ses qualités patriotiques* », ►

Pendant le haut Moyen-Âge, conséquence de l'installation de la cathédrale primitive, un vaste cimetière ④ couvre la place actuelle. Entre l'église Saint-Jacques ⑤ et la cathédrale romane ⑥, un grand cloître ⑦ contre lequel se trouve la tour-prison de l'Écarlate ⑧. Fréquemment en conflit avec ses chanoines, qui ont leurs maisons contre la cathédrale au nord, l'archevêque se bâtit peu à peu un palais ⑨ au sud-ouest et qui ferme la place de ce côté-là.

Le quartier juste après la visite de Napoléon. Conséquence de son décret, le cloître et l'église Saint-Jacques finissent d'être rasés pour ouvrir la rue Sainte Anne ⑩. Bâti à la fin du XVII^e siècle, le nouvel Archevêché devenu Préfecture a son pavillon central et son escalier ⑪ dans l'alignement du portail ⑫ sur la place, les grandes salles médiévales ⑬ ayant été intégrées dans l'aile gauche qui donne sur le jardin. Les anciennes maisons des chanoines ⑭ seront détruites plus tard lors des derniers gros travaux sur la cathédrale au tournant du XX^e siècle.



Le cortège du roi Charles IX lors de son entrée à Toulouse le 2 février 1565. Le jeune roi est à cheval sous un dais porté par les huit Capitouls. Derrière les Capitouls, la régente, Catherine de Médicis. Plus loin, les Messieurs du Parlement. Devant, les confréries religieuses, l'ordre traditionnel des processions toulousaines. Au fond, les maisons des chanoines, la façade de la cathédrale, résultat de son histoire chaotique, les bâtiments de l'Archevêché.

► le reçoit pour « *un entretien fort long et qui dura huit heures* ». Quais surélevés de la Garonne pour protéger des inondations, grande rue Saint-Cyprien, canal de Brienne... on ne compte plus les interventions de l'entrepreneur archevêque sur le tissu urbain toulousain, on n'a assurément jamais autant construit à Toulouse depuis l'âge d'or du pastel. Un âge d'or qui s'était terminé dans le sang des journées de la « Délivrance » en 1562, quand, les Capitouls protestants ayant tenté un coup de force, les parlementaires catholiques avaient lancé le peuple contre eux et tué ou expulsé tout ce qui pouvait ressembler à un huguenot.

PRÈS DE TROIS ANS APRÈS ce déchainement, le 2 février 1565, le jeune roi Charles IX, qui fait son tour de France accompagné de sa mère la régente Catherine de Médicis, entre lui aussi dans Toulouse. L'attendent au couvent des Minimes, habituel poste d'accueil des rois sur la route de Paris, les « corps de ville », tout ce que Toulouse compte comme corporations, institutions et confréries plus ce qu'il faut de militaires et,

pour attendre le souverain, « *une compagnie de cent petits enfants aussi à cheval, habillés de satin blanc, avec la toque garnie de plumes et des bottines de même, chacun portant un écusson à la main aux armes du roi et tous criant Vive le Roi!* ». Les Capitouls, eux, sont aux portes de la ville où ils remettent les clés au roi puis soulèvent un « *dais de velours bleu parsemé de fleurs de lys d'or* » sous lequel Charles IX va parcourir les rues selon l'itinéraire traditionnel des processions et entrées royales : Saint-Sernin, la Porterie (près du Capitole), le Salin (près du Parlement) et pour finir, la place Saint-Étienne et l'Archevêché. Sur le chemin, sept arcs de triomphe savamment composés. Celui de la place de la Pierre (vers l'actuelle place Esquirol) fait sensation : « *Un globe s'étant ouvert, il en descendit par machine une jeune fille, vêtue en nymphe, qui représentait la célèbre Clémence Isaure, qu'on croit avoir institué les Jeux floraux de cette ville* ». Sans doute ému par cette apparition, le roi arrive finalement place Saint-Étienne et, sur le seuil de la cathédrale où il va « *ouïr vêpres* », ne résiste pas à l'envie de faire

une farce pour dérider son cousin protestant Henri de Bourbon (futur Henri IV), sans doute un peu tendu : « *Il appela le roi de Navarre qui s'était arrêté pour n'y pas entrer et, lui ayant pris le chapeau, le jeta dans l'église pour se divertir. Les vêpres finies, il alla à pied au Palais de l'Archevêché qui est tout joignant, où il logea tout le temps qu'il fut dans Toulouse.* »

DEUX-CENT-QUARANTE-CINQ ANS PLUS TARD, Napoléon sort du même Archevêché, devenu Préfecture, à cheval à quatre heures du matin, le lendemain de son arrivée dans la ville. « *Les habitants, qui étaient livrés au sommeil, se réveillaient aux cris de "Vive l'Empereur !", ouvraient leurs fenêtres, se portaient en foule dans les rues et s'empressaient de partager la joie et les transports de leurs concitoyens. Cet hommage aussi pur que touchant prouva à Sa Majesté combien les sentiments des Toulousains étaient unanimes pour sa personne ; et telle fut son extrême bonté qu'elle témoigna même sa satisfaction à ceux que le désordre de leurs vêtements ne mettait guère en état de paraître devant elle.* » Le lendemain, il signe un



décret qui semble récompenser l'enthousiasme des Toulousains et comble les conseillers municipaux de la ville : achèvement du quai de la Daurade, augmentation du nombre des fontaines, réouverture du théâtre du Capitole, création d'une École vétérinaire, don des remparts pour qu'ils soient rasés et transformés en boulevard... La liste est longue mais est en fait, dans l'esprit de l'Empereur, une compensation par rapport à une décision qui va bientôt rendre furieux les Toulousains : il a cédé aux demandes des Montalbanais et va leur donner le nord de la Haute Garonne pour constituer leur Tarn-et-Garonne. L'archevêque n'aura pas non plus de quoi pavoiser :



le décret confirme l'installation de la Préfecture dans l'Archevêché qui est officiellement transféré dans un bâtiment bien plus modeste du quartier... ●

À lire :

« *La Préfecture de la Haute-Garonne* », 2007.

« *L'ancien archevêché de Toulouse jusqu'à Monseigneur Colbert* », Jeanne Bayle in *Mémoires de la SAMF n°67*, 2007.

« *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse* », Quitterie Cazes, *Archéologie du Midi médiéval n°2*, 1998.

Napoléon, au petit matin du 26 juillet 1808, partant à cheval avec une petite escorte inspecter le moulin à poudre et le parc d'artillerie. Mais les Toulousains ont vite vent de cette sortie et lui font un triomphe au saut du lit.

STUDIO DIFFÉREMMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
 Illustrations : Pierre-Xavier Grézaud
 Remerciements : Quitterie Cazes, Karyn Zimmermann

